

Camp du Hassai, le 6 décembre 1918.

René Maran  
soldat de 2<sup>e</sup> cl.Bataillon n<sup>o</sup> 3.

Oubangui-Chari.

Mon cher Barrailley,

Il ne faut pas choir d'étonnement. On ne voulait pas que je rentre. Je voulais rentrer. Je me suis fait mobiliser. Sur ces entrefaites, la guerre a pris fin. Je reste en carafe, au fond assez joyeux d'un avatar qui me débarrasse avant ma démission de l'administration coloniale et de ses représentants de représentants. Mais mon mariage, me demanderas-tu? Il tient, mon vie imp. Il tient plus fort que jamais. Seulement, que vemp-tu, les circonstances l'ont renvoyé à plus tard. Je n'étais, comme toi, qu'un jouet involontaire. J'ai voulu faire à ma volonté. Me voilà pris alors que je croyais avoir trouvé la combinaison qui devait hâter mon retour en France. Je vais donc être obligé d'intriguer. Et, pas plus tard que par ce courrier, j'écris à trois députés pour les intéresser à mon sort: Barès, Candace et Chaumet...

Tu vantais ma sagesse. Tu me dis que certains passages de mes lettres te font réfléchir. Ma sagesse n'est pas grande. Je suis un réfléchi. Depuis tout jeune, trop de solitude m'a porté à la réflexion. J'ai pris l'habitude de regarder autour. J'y ai vu que les hommes et les femmes avaient les mêmes défauts, les mêmes besoins, les mêmes aptitudes, les mêmes desirs. Il faut être fat et égoïste pour ne pas s'en rendre compte. Cette guerre entre autres choses aura appris beaucoup à beaucoup. La femme a un cœur. Elle a aussi des sens. Celle qui fut ta fiancée était jeune. Tu étais loin d'elle, toujours. Elle voyait ses compagnes jouir de la vie autour

d'elle, vivre, s'amuser. Elle avait des sens. Que vamps-tu?<sup>2</sup>  
Je ne la blâme pas. Je ne l'approuve pas non plus. Elle avait  
plus de sens que de cœur. Elle était plus femelle que femme.  
Elle aimait plus le Bonnet que la vie intérieure. Et, au  
fond, quelle que soit la douce et tendre amertume qui  
te reste d'un amour en cendres, avoue-moi qu'il a mieux  
valu qu'il en ait été ainsi avant, alors qu'après!...

Ma fiancée est de la petite bourgeoisie. Elle  
sait se coudre une robe, faire un chapeau, s'occuper de  
tous les soins du ménage, elle aime les enfants et voudrait  
en avoir. Elle est de plus bonne musicienne et chanteuse  
excellente. Ce n'est pas un tas-blou. Pourtant, son père  
étant un graveur sur bois très estimé à Paris, depuis sa  
plus petite enfance, elle a vécu au milieu des beaux  
livres et les peintures. A quelques mois près, elle a mon âge :  
trente et un ans. Et pourtant elle a su demeurer honnête.  
Elle a des sens. J'en suis sûr. Elle doit même être ardente.  
Je la sais jalouse et nerveuse. Mais elle a moins de sens  
que de cœur. Elle m'attend. Et puis, entre nous, il y a aussi  
ce lien. Elle est venue à moi. Moi, par timidité, je ne disais  
rien, je n'osais pas. Plutôt que de parler, quelle que fût ma  
douleur, j'aurais laissé passer à côté de moi, sans le  
prendre, le bonheur. D'ailleurs, depuis, j'ai écrit ces vers :

Si l'on aime, il ne faut rien dire.

Il vaut bien mieux s'en cacher, - même.

Rien ne peut valoir le sourire

Qui ne saura jamais qu'on l'aime...

La plus durable des tendresses

Est celle qu'on avoue à peine.

Oh! le délice des caresses

Dont toute la douceur est vaine...

Souvent, les mains pâles et belles  
De leurs indulgences réelles,  
Par tout le sang qui parle en elles  
Expriment plus que les paroles.

Des moindres gestes économe,  
Pour cet angor lucide et sombre  
Un battement de cils est comme  
Un murmure achevé dans l'ombre.

Passion chère qui'on étouffe,  
A la fois veuve et fiancée,  
Sans la répusculaire touffe  
Ou silence de la pensée;

Pour peu que la mémoire ordonne  
Des nuances sentimentales,  
Vous charmerez l'extrême automne  
De nos promenades mentales...

Je lui ai envoyé ces vers là, un jour. Nous nous aimions déjà  
depuis longtemps, chacun de notre côté, sans oser nous le dire.  
C'est elle qui m'a écrit la première. Elle est affectueuse et  
bonne. Je l'aime. Elle te connaît. Tu es déjà, pour elle, son  
ami, puisque tu es mon ami. Pardonne-moi. Je lui ai envo-  
yé plusieurs de tes lettres. Plus tard, chez nous, tu seras  
toujours bien reçu...

Elle connaît aussi Lambert. La santé de ce  
brave homme m'inquiète. Il m'a écrit. Sa écriture était  
fatiguée. Et comme, dans le même temps, j'avais reçu une  
de tes lettres où tu m'annonçais qu'il avait eu plusieurs

syncope, je n'étais rassuré que peu...

J'ai fini, bien fini "Batouala le Mokoundji".

Je m'attaque à présent à une légende symbolique: "le Petit Roi de Chimérie." ce ne sera pas une oeuvre objective mais subjective. J'y parlerai de la guerre et de la civilisation. J'y mettrai cette ironie tantôt légère tantôt acérée que tu me connais. Il faut que, toi aussi, tu m'en écrives quelque chose. Il faut dépasser la Société Philomatique et le Courteault de boutique...

J'essaie d'avoir pour ta sœur de l'aigrette et du marabout. C'est plus difficile à se procurer que tu ne crois. Ce n'est pas en pays de Loagne, mais en pays de coquins. Et ce n'est pas la même chose que je sache. Tu peux m'écrire à l'adresse que je t'ai transmise jus qu'à mai. Pour plus de sûreté, mets ta adresse à toi derrière tes enveloppes. Si tes lettres ne pouvaient m'atteindre, elles te parviendraient toujours. Ce qui serait déjà parfait.

Au revoir, ma Barailler. La guerre est finie. Quels sont tes projets? Je voudrais les connaître un peu. Pour moi, il faut que je rentre. On verra après.

Le bonjour à tous les tiens et à toi, mes deux mains. Tans.

René Maran.